

ce que je viens te demander. Le tuteur de mademoiselle de Valcourt me doit une réponse que mon vieil ami ne peut non plus me refuser.

L'embarras de M. de Sisterne était visible.

—Ma nièce malade... commença-t-il.

—Je n'accepte pas ce prétexte, interrompit le marquis avec une certaine violence; c'est la vérité que je veux, la vérité toute entière.

—Edouard, je te le jure, je ne peux te dire autre chose que ce que je t'ai écrit.

—Ainsi tu refuses de me répondre?

—Je n'ai rien à te dire.

—Mais alors, tu trahis l'amitié!

—J'y suis fidèle en gardant le silence...

—Ah! tu ne veux pas parler, tu l'avoues!

M. de Sisterne resta silencieux.

—Ecoute, reprit le marquis, je sais peut-être ce que tu penses et je crois connaître la cause réelle de cette rupture que tu croyais pouvoir cacher en prétendant que ta nièce est atteinte d'une affection de poitrine, quand elle se porte à merveille. Oui, je pourrais te dire pourquoi ta sœur et sa fille ont quitté Paris hier matin, précipitamment, sans prévenir personne.

—Non, dit l'amiral, tu ne peux pas savoir cela.

—Mais après les quelques lignes que tu m'as adressées hier, c'est à toi et non à moi de parler. Encore une fois, tu me dois une explication. Nous traitons ici une question d'honneur. Ton devoir t'oblige à parler, parle!

—Mon devoir m'ordonne de me taire, répondit l'amiral d'un ton ferme.

Le marquis comprit que M. de Sisterne était résolu à ne lui fournir aucune explication. L'attitude du marin lui parut une aggravation de l'injure.

—Ainsi, dit-il d'une voix vibrante, c'est un parti pris?

—De garder le silence? Oui.

—Pendant plus de quarante ans nous nous sommes aimés comme deux frères, et aujourd'hui voilà notre vieille amitié foulée aux pieds.

—Je resterai, malgré tout, l'ami du marquis de Coulange; tu peux me retirer ton amitié, je te garderai la mienne.

Le visage de M. de Coulange était d'une pâleur livide; sous ses pieds impatients, févreux, il martelait le tapis. Il avait la pensée de provoquer l'amiral, mais il sentait qu'un duel entre eux était impossible. Il voyait d'un côté le ridicule, de l'autre le scandale.

La situation des deux amis devenait difficile et pénible pour l'un comme pour l'autre. Des lueurs sombres traversaient le regard du marquis prêt à s'emporter. Heureusement, deux coups frappés à la porte du salon arrêtaient l'explosion de sa colère.

—Que me veut-on, demanda l'amiral.

Par la porte, qui s'entr'ouvrit, un domestique montra la tête.

—Monsieur l'amiral, dit-il, c'est une dame qui demande à vous parler immédiatement.

—Vous deviez lui répondre que je suis occupé; vous savez bien que quand je suis avec quelqu'un je ne veux pas être dérangé.

—Cette dame a insisté, disant qu'il fallait que monsieur l'amiral la reçut tout de suite. Je sais, a-t-elle ajouté, que M. le comte de Sisterne est en conférence avec M. le marquis de Coulange; c'est une raison de plus pour que je veuille être reçue à l'instant même.

—Cette dame a-t-elle dit son nom? demanda M. de Sisterne.

—Elle m'a prié d'annoncer madame Louise.

Le marquis tressaillit.

—Oh! fit-il, Louise ici!

Il s'approcha de l'amiral et lui dit:

—Comte, tu peux recevoir immédiatement Mme Louise, l'institutrice de Maximilienne de Coulange. Quand tu l'auras vue, quand elle t'aura parlé, tu lui diras peut-être, à elle, ce que tu ne veux pas me dire, à moi... Ah! elle arrive bien: j'allais me fâcher avec toi; mais la colère qui grondait en moi s'est subitement apaisée. Nous resterons amis, j'en ai la conviction. Tiens, Octave, je te tends la main... Je ne reviendrai plus ici, mais je ne te dis pas adieu en m'en allant; je t'attendrai toute la journée à l'hôtel de Coulange.

Sur ces mots, le marquis sortit du salon, laissant l'amiral stupéfié.

Gabrielle attendait debout dans l'antichambre. Un épais voile de tulle couvrait entièrement son visage.

Le marquis, traversant l'antichambre, s'arrêta devant elle.

—Monsieur le marquis, lui dit-elle à voix basse, il le faut!

—Oui, il le faut, répéta M. de Coulange.

Le domestique attendait les ordres de son maître près de la porte du salon.

—Faites entrer Mme Louise, dit l'amiral.

Ce nom de Louise, le comte de Sisterne le connaissait; bien des fois, à Paris et au château de Coulange, on l'avait prononcé devant lui; il savait également que la personne qui portait ce nom de Louise était l'institutrice de Maximilienne; mais il ne se souvenait pas que ce nom était aussi celui de la jeune femme au visage pâle qu'il avait rencontrée un jour au bord de la Marne, laquelle, en lui

rappelant Gabrielle Liénard, lui avait causé une émotion extraordinaire. Il ne s'était pas étonné de ne voir jamais l'institutrice de Maximilienne ni à Coulange, ni à Paris, et, en ce moment, ému et troublé par les dernières paroles du marquis, il ne songeait pas à se demander ce que pouvait avoir à lui dire cette femme qu'il ne connaissait point.

Toutefois, quand il vit Gabrielle s'avancer lentement vers lui, comme en glissant, un sentiment de vive curiosité s'empara de lui. Son regard profond se fixa sur cette figure voilée, dont il ne pouvait distinguer les traits, et parut ne plus vouloir s'en détacher.

Derrière Gabrielle le domestique avait refermé la porte du salon. A trois pas de l'amiral, la jeune femme s'arrêta. Elle était très émue, car elle tremblait comme la feuille au vent.

—Monsieur le comte, dit-elle d'une voix douce, puis-je parler dans ce salon avec la certitude que nul autre que vous ne pourra m'entendre?

Si bas qu'eussent été prononcés ces mots, le timbre de la voix frappa M. de Sisterne et le fit tressaillir comme eût pu le faire un signal d'alarme, à bord de son vaisseau amiral.

—Venez, répondit-il, venez dans mon cabinet.

—Madame, dit-il en se retournant vers Gabrielle; vous pouvez parler ici sans crainte; aucune oreille indiscreète ne peut vous entendre. Voilà un siècle près de vous, veuillez vous asseoir.

—Tout à l'heure avant qu'il vous quittât, j'ai entendu M. le marquis de Coulange vous dire que j'étais l'institutrice de sa fille. C'est à moi, en effet, que Mme la marquise de Coulange a bien voulu confier l'éducation de sa chère enfant.

L'amiral écoutait, en proie à une grande agitation.

—Oh! cette voix, cette voix! se disait-il.

—Vous devez être surpris, monsieur le comte, poursuivit Gabrielle, qu'une pauvre femme comme moi ait eu la hardiesse de venir vous trouver et l'audace d'insister pour être reçue immédiatement. Ah! Monsieur le comte, il fallait une raison bien puissante pour me décider ou plutôt me forcer à paraître devant vous. Ancienne institutrice de Mlle Maximilienne, je n'ai point quitté la maison de Coulange; je suis presque un membre de cette noble famille; c'est vous dire que de l'âme et du cœur je lui suis entièrement dévouée.

—Pardonnez-moi de vous interrompre, dit M. de Sisterne avec un accent singulier, mais votre voile vous gêne pour parler; pourquoi le garder sur votre figure?

—Vous avez raison, monsieur le comte, répondit Gabrielle; du moment que je cesse de me cacher, je peux vous montrer mon visage. Et elle leva son voile.

XXXIV

Aussitôt, l'amiral laissa échapper un cri. Mais Gabrielle n'aurait pu dire si ce cri exprimait la surprise, la joie, ou tout autre impression.

Après être resté un instant immobile comme pétrifié, M. de Sisterne bondit sur la jeune femme et, lui prenant les deux mains:

—Ah! Gabrielle, ma pauvre Gabrielle! dit-il d'une voix brisée par l'émotion, c'est vous que je revois, vous que je retrouve, après vous avoir si longtemps cherchée!

Gabrielle n'eut pas la force de se contenir; elle fondit en larmes. Le comte avait entouré sa taille d'un de ses bras, la serrait contre sa poitrine.

—Oh! monsieur le comte, fit-elle en se dégageant brusquement.

—Gabrielle, je ne vous offense pas! s'écria-t-il; il y a vingt-deux ans que vous êtes ma femme.

—De grâce, monsieur le comte, ne parlons point du passé, dit la jeune femme en se laissant tomber dans un fauteuil.

—Parlons-en, au contraire, répliqua-t-il vivement; mais avant tout, Gabrielle, le coupable qui est devant vous implore son pardon.

Puis se mettant à genoux devant elle, il ajouta:

—Gabrielle, ma pauvre victime, délivrez-moi de l'unique remords de ma vie, pardonnez-moi!

—Il y a vingt ans que je vous ai pardonné, monsieur le comte; mais, je vous en supplie, levez-vous; vous oubliez que je suis une pauvre fille et que vous êtes le comte de Sisterne, amiral de France.

—Gabrielle, répondit-il, il n'y a ici ni comte, ni amiral, mais seulement un homme devant une femme qui a souffert par lui!

Il se releva et, se penchant vers elle, il lui mit un baiser sur le front, en disant:

—Si ce n'est pas le baiser de l'époux, c'est celui d'un ami respectueux et tendre, d'un malheureux qui vous a trompée, Gabrielle, mais qui ne vous a jamais oubliée et qui vous aime toujours!

—Je sais que vous n'avez pas oublié la pauvre demoiselle de magasin; je sais que vous vous êtes présenté un jour rue Montmartre, pensant que j'y étais encore; je sais aussi que vous avez fait de nombreuses recherches pour me trouver.